

E 12
035 B

3

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA

Distribution des Prix,

Du 14 août 1834.

PAR

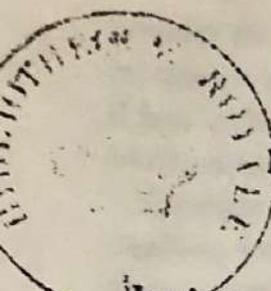
M. RIVAIL,

Chef d'Institution, membre de l'Académie de l'Industrie,
de la Société de Statistique universelle, de l'Institut historique, de la Société grammaticale,
de la Société des méthodes,
correspondant de la Société d'émulation de l'Ain, etc., etc.

Année 1834.

PARIS.

A L'INSTITUTION RIVAIL, RUE DE SÈVRES, N° 35.


 MESSIEURS,

Je viens, selon mon habitude, profiter de cette solennité pour vous rendre compte de ma gestion. Jaloux de justifier votre confiance, je m'efforce de réformer ce qui me paraît défectueux, d'ajouter ce qui me semble utile, de profiter en un mot des observations que je fais chaque jour; car l'éducation est l'œuvre de ma vie, et tous mes instants sont employés à méditer sur cette matière; heureux quand je trouve quelque moyen nouveau ou quand je découvre de nouvelles vérités. Je me propose, messieurs, de vous entretenir de quelques améliorations que j'ai introduites cette année, et de vous soumettre quelques réflexions sur l'influence de certaines études.

L'instruction d'un enfant ne consiste pas seulement dans l'acquisition de telle ou telle science, mais dans le développement général de l'intelligence; l'intelligence se développe en raison du nombre d'idées acquises, et plus on a d'idées plus on est apte à en acquérir de nouvelles. L'art de l'instituteur consiste dans la manière de présenter ces idées, dans le talent avec lequel il sait les graduer, les classer et les approprier à la nature de l'intelligence. Semblable au jardinier habile, il doit connaître le terrain dans lequel il sème, car l'esprit de l'enfant est un véritable terrain dont il faut étudier la nature; et de même que le talent du jardinier ne se borne pas à savoir mettre des plantes en terre, de même celui de l'instituteur ne se borne pas à faire apprendre le rudiment. Trop long-temps ce rôle passif et mécanique a paru être celui des hommes destinés à former la jeunesse, et les appareils de châtiment que l'on regardait comme les attributs inséparables de leurs fonctions, étaient peu propres à les relever dans l'opinion publique. Mais aujourd'hui on commence à comprendre qu'ils ont une mission plus noble; que pour être bon instituteur il ne suffit pas de savoir faire des vers latins, et que le pédantisme est le ridicule de cet état.

Pour bien enseigner il faut des connaissances spéciales, indépendantes de la science que l'on veut transmettre; il faut connaître à fond la nature de l'esprit des enfants, l'ordre et la manière suivant lesquels les facultés se développent, les modifications de l'intelligence selon l'âge, les rapports du physique et du moral; l'effet des influences extérieures, les causes qui peuvent hâter ou ralentir le développement des facultés; les maladies de l'esprit, si je puis m'exprimer ainsi; l'ordre dans lequel naissent les idées, la manière dont elles s'enchaînent, celles qui doivent servir de base aux autres; calculer la force de l'esprit et la possibilité de concevoir telles ou telles idées; connaître enfin les moyens les plus propres pour les développer. Mais cela ne suffit point encore; il faut de plus un tact particulier, inné pour ainsi dire; un savoir-faire qui ne s'apprend pas. On voit donc que la science de l'instituteur est toute philosophique, et qu'elle réclame bien des études de la part de celui qui s'y livre. Je suis loin d'avoir dans ce peu de mots tracé un tableau complet de la science pédagogique, je n'ai fait que l'effleurer, car le détail de toutes les connaissances qu'elle embrasse serait immense.

Quand on inculque une idée dans l'esprit de l'enfant, on désire qu'elle y fructifie, c'est-à-dire qu'elle se conserve et qu'elle donne naissance à d'autres idées; mais il arrive souvent que, semblable à la semence que l'on met en terre, elle meurt sans donner de fruits; c'est qu'alors les conditions de temps et de terrain n'ont point été observées; c'est que la nature de l'intelligence ne convient point à cette espèce d'idée, ou qu'on l'a inculquée avant l'âge où elle pouvait

prendre racine, ou qu'enfin on ne lui a point donné le temps de mûrir. Cette dernière cause est une de celles qui compromettent le plus souvent le succès de l'instruction. Oui, messieurs, il faut qu'une idée mûrisse, il faut qu'elle prenne racine; cette proposition est de la plus exacte vérité et mérite l'attention la plus sérieuse.

Quelque simple et précise que soit une idée, au premier abord elle sera toujours un peu confuse, ou tout au moins elle sera toujours fugitive. Or, si sur cette idée qui n'est encore que vague, vous voulez établir une autre idée qui, elle-même, sera vague et confuse, vous aurez pour résultat une confusion générale, et cette confusion, qui ne fera que s'accroître par l'addition de nouvelles idées, deviendra peut-être telle que l'enfant ne pourra plus s'y reconnaître; c'est absolument comme si on voulait greffer une branche sur une tige sans racines. Mais, messieurs, cette maxime, l'une des plus importantes en fait d'instruction, est une des plus difficiles à appliquer, par l'impatience que l'on a d'avoir des fruits. L'instituteur est souvent embarrassé, surtout quand il comprend son art; placé entre des exigences d'un côté et sa conviction de l'autre, il est triste de voir perdre par trop de précipitation le fruit d'un travail souvent long et pénible; c'est ce dont je puis parler par expérience. Sa position est celle d'un médecin que l'on presserait outre mesure pour guérir un malade; celui-ci répondra: Je puis bien assurer la guérison, je puis même la hâter; mais mon art a des bornes que toute la science humaine ne saurait franchir; de même l'instituteur dira: Je puis hâter les progrès d'un enfant, je puis développer son intelligence, meubler son esprit; je puis lui faire concevoir plus tôt que d'autres ne pourraient le faire peut-être; mais la nature a des limites que je ne saurais dépasser, et ces limites ne sont pas les mêmes chez tous les individus; telle idée sera perceptible pour un enfant de huit ans, qui ne le sera pour un autre qu'à douze, et pour un autre qu'à quinze. De même l'agriculteur, par ses soins, rendra un champ plus fertile; par son habileté il en tirera plus qu'un autre; mais ni son art, ni son travail ne feront mûrir le grain avant la saison, et ne lui en feront recueillir plus que la force nutritive du terrain ne pourra le permettre. Si j'ai insisté sur ce point, messieurs, c'est que l'expérience m'en a démontré toute l'importance. Bâtir sur un terrain solide et non sur le sable mouvant, voilà le véritable secret.

Si l'on croyait, d'après cela, que je prêche pour une instruction lente, on serait dans l'erreur; je prêche pour une instruction solide, et qui sera d'autant plus rapide que la base aura été posée avec plus de soin. Assurément si l'on ne consacre pas un temps suffisant pour établir avec solidité les fondements d'une maison, l'édifice sera construit promptement, il est vrai; mais s'il s'écroule il faudra le recommencer sur nouveaux frais, et la somme totale du temps employé sera beaucoup plus grande que si l'on ne se fût pas tant hâté en commençant. Cette comparaison est de la plus exacte vérité, et, pour l'appliquer à l'instruction, et montrer que trop de précipitation retarde les progrès au lieu de les accélérer, je dirai que si l'on accumule sans prévoyance dans l'esprit de l'enfant un trop grand nombre d'idées indigestes, on aura pour résultat non pas deux plus deux font quatre, mais deux zéros plus deux zéros font quatre zéros.

Le moyen de reconnaître la spécialité d'un enfant est une question également importante. Sera-ce par le désir qu'il témoigne de se livrer à telle ou telle carrière? Mais comment peut-il faire un choix avec connaissance de cause quand il n'a le plus souvent aucune idée de ce qu'il faut savoir; quand il n'a pu essayer son esprit sur les connaissances que chacune réclame. Qu'arrive-t-il? il se décide sur des apparences séduisantes dont il ne tarde pas à reconnaître la déception. Le seul moyen sûr est de présenter à son esprit beaucoup d'idées variées pour voir celles qu'il saisit avec le plus de facilité. Si on ne lui en présente que d'une sorte on ne pourra porter sur son intelligence qu'un jugement incertain. Combien d'enfants n'ont pas été injustement taxés d'incapacité parce qu'ils ne pouvaient réussir dans les langues mortes! combien

d'autres n'a-t-on pas qualifiés de prodiges parce qu'ils faisaient merveilleusement des thèmes et des versions à dix ans, et qui ont été des nullités dans le monde !

Faut-il, d'après ce raisonnement, occuper les enfants de l'universalité des sciences ? L'intelligence la plus heureuse n'y pourrait suffire. Non, sans doute ; mais toutes les sciences ont des idées premières, simples et qui sont à la portée d'un âge beaucoup plus tendre qu'on ne le pense, si on sait les dégager des abstractions. Un enfant qui nage fait de la mécanique, en soufflant le feu il fait de la physique, en mangeant il applique la mécanique, la physiologie et la chimie ; ne peut-on pas, sans atteindre la profondeur de ces sciences, expliquer clairement ces phénomènes ! Ces idées simples sont des aimants que l'on présente à l'esprit pour voir celui vers lequel il se tournera ; ce sont des semences que l'on jette pour cultiver ensuite avec soin celles qui promettent les plus beaux fruits. Quant aux autres, elles ne seront pas perdues ; toutes ces notions habituent l'enfant à réfléchir, elles exercent son esprit d'observation ; c'est une charrue qui laboure un terrain et le rend plus propre à la culture. Il faut forcer l'enfant à penser, et pour cela il faut donner des aliments à la pensée ; si on ne lui donne pour toute nourriture intellectuelle que son rudiment et sa grammaire, ses idées seront certainement bien bornées. Mais qu'on fixe son attention sur ce qui se passe autour de lui, qu'il puisse se rendre compte de ce qu'il voit, de ce qu'il entend et de ce qu'il fait ; qu'en voyant un monument il sache l'époque qu'il rappelle ; qu'il sache d'où proviennent le tonnerre, la pluie, la neige, les échos ; qu'il sache pourquoi les oiseaux volent, et les poissons nagent ; pourquoi il parle, pourquoi il marche, pourquoi il peut se nourrir de chair et de légumes et non de pierres, pourquoi il est nuisible de boire froid quand il a chaud, pourquoi certains amusements sont dangereux ; qu'il connaisse le mouvement des astres et que son esprit pénètre dans l'espace ; tout cela est à la portée, non de la tendre enfance, mais de l'adolescence. Alors il ne sera pas, comme une brute, indifférent à tout ce qui frappe ses regards ; alors il ne croira plus aux revenants ni aux fantômes ; il ne prendra plus les feux follets pour des esprits ; il ne croira pas aux diseurs de bonne aventure ; il ne verra plus dans une étoile filante le signe de la mort d'un homme, dans une comète ou dans une éclipse le présage d'un événement funeste ; il ne verra plus une figure humaine dans le soleil et dans la lune ; il rira de la crédule superstition des ignorants, son esprit grandira en contemplant l'espace immense et sans bornes dans lequel circulent tant de milliers de mondes ; en observant l'insecte et la plante, il admirera la prévoyance du Créateur pour la conservation de chaque être ; tout enfin élèvera son âme ; car tout lui révélera cet être dont la grandeur, la sagesse et la puissance confondent notre imagination.

Sans doute il serait absurde de vouloir faire suivre à des enfants de douze ans des cours complets d'histoire naturelle, de physique, de chimie, d'astronomie, de mécanique, d'archéologie, de géologie, d'anatomie, de physiologie, de technologie, etc. ; mais les notions premières de toutes ces sciences sont à leur portée ; elles peuvent décider de la vocation ; elles peuvent être des traits de lumière pour un génie qui, sans cela peut-être, serait resté caché, faute de s'être soupçonné lui-même. Si l'enfant doit en approfondir quelques unes plus tard, il en possèdera déjà les bases ; les autres ne lui seront jamais inutiles ; car en effet, sans être industriel, n'est-il pas nécessaire de connaître au moins en gros les procédés de fabrication des principaux produits de l'industrie, et n'est-il pas ridicule que des jeunes gens arrivent à vingt ans sans savoir comment se fait le drap dont ils se vêtent ! Sans être médecin, n'est-il pas utile d'avoir des notions de physiologie et d'anatomie ? Si les jeunes gens avaient quelques connaissances sur cette matière, combien de dangers n'éviteraient-ils pas ! de combien d'imprudences ne s'abstiendraient-ils pas dans leurs jeux s'ils en comprenaient les conséquences ! Enfin la vie entière est une application continuelle de toutes ces sciences ; et au nombre des avantages que présente

ce genre d'instruction variée, je ne dois pas en omettre un qui n'est pas le moins important, c'est celui d'inspirer du goût pour l'étude, en évitant une monotonie fastidieuse; ensuite de montrer à l'enfant que toute la science n'est pas dans Virgile, et qu'on sait bien peu de chose quand on ne sait qu'expliquer un auteur.

Si l'on inférait de ce que je viens de dire que je conseille de rejeter, ou tout au moins de négliger l'étude des langues mortes, on serait dans l'erreur; loin de les croire inutiles, je les regarde comme nécessaires au complément de l'éducation, et comme ouvrant une nouvelle série d'idées utiles. Je pense seulement qu'on peut concilier leur étude avec les autres connaissances dont j'ai parlé, et que si, par des circonstances personnelles, on devait abandonner quelques-unes des branches d'instruction, l'exclusion devrait porter sur celles dont l'utilité est moins générale, et qui n'ont pas un rapport immédiat avec la carrière que l'on doit parcourir.

La somme des idées que l'enfant acquiert ne dépend pas seulement du nombre de choses qu'il apprend, mais aussi de la manière dont chaque chose est enseignée. Un professeur habile sait tirer parti de tout pour étendre le cercle des idées de son élève. S'il se borne à la partie purement matérielle et mécanique de la science, ce cercle sera fort étroit; mais s'il sait lui-même l'envisager sous un point de vue plus élevé, il trouvera mille occasions de donner des développements intéressants et utiles; un mot souvent suffira pour donner lieu à une explication profitable; serait-ce même une digression au sujet principal, ce sera autant de gagné au profit de l'intelligence. C'est ainsi que, si le professeur sait s'y prendre convenablement, l'élève s'habitue à ne pas voir que des mots dans la science, qu'il l'envisagera de bonne heure sous un point de vue philosophique, qu'il en comprendra mieux l'utilité, qu'il y trouvera plus d'agrément, et qu'enfin il commencera à saisir la liaison des diverses connaissances. Tel est le but que l'on doit constamment avoir en vue. Mais combien le rôle de l'instituteur n'est-il pas changé! En effet, il ne s'agit plus d'enseigner mécaniquement ce que souvent on a appris de même; tout est intellectuel, tout est moral, tout repose sur la connaissance profonde des opérations et du développement de l'esprit; développement dont il faut suivre les progrès et qu'il n'est pas toujours très-facile de reconnaître pour quiconque n'a pas une grande habitude de ce genre d'observations. Souvent un médecin voit chez son malade une amélioration qui échappe aux yeux ordinaires; de même l'instituteur éclairé et expérimenté reconnaît chez son élève les progrès intellectuels, quoiqu'ils ne se manifestent pas à l'extérieur d'une manière très-apparente. Il les suit pas à pas, les constate; tout les lui montre, il les voit dans la nature des réponses de l'enfant, dans ses questions, dans ses réflexions, dans ses jugements. Mais ce qui devrait être pour l'instituteur consciencieux un motif de satisfaction, est souvent un sujet de peine et de découragement. Ces résultats moraux, les plus importants sans contredit, qu'il n'aura obtenus qu'à force de persévérance et d'habileté, lui seront souvent comptés pour rien. L'enfant dont le jugement aura été développé et rectifié, dont le cercle des idées aura été étendu hors de la sphère de son âge sera souvent éclipsé par celui qui pourra réciter sans faute une fable ou sa grammaire sans y comprendre un seul mot. On préfère le matériel, parce qu'on le voit, parce qu'il tombe sous les sens; on ne méprise point l'autre résultat, mais on l'apprécie moins, parce qu'il frappe moins sensiblement. Aussi beaucoup d'instituteurs s'attachent-ils uniquement à ces résultats matériels parce que ce sont ceux dont on leur tient compte presque exclusivement.

Les principes que je viens de développer, messieurs, sont ceux qui m'ont de tout temps servi de base et dont l'application est l'objet de mes constantes études; heureux quand de nouvelles observations viennent ajouter à mon expérience. Pour atteindre ce but je n'ai rien négligé et

aucun sacrifice ne m'a coûté. Je vais en peu de mots retracer les principales améliorations que j'ai introduites.

J'ai, je pense, suffisamment fait ressortir les avantages des notions élémentaires de physique usuelle, pour qu'il soit inutile d'insister de nouveau sur ce point. Ce cours avait été borné jusqu'alors à des explications sur les divers phénomènes et à des démonstrations au moyen de dessins; cette année de nombreuses expériences sont venues ajouter à l'intérêt et à l'utilité de ce genre d'instruction. Je compte y ajouter l'année prochaine des notions plus étendues de chimie, et quelques connaissances anatomiques et physiologiques *pour ceux des élèves qui seront en âge de les comprendre.*

J'ai introduit cette année deux autres nouveaux cours dont l'utilité est également bien évidente; c'est le dessin géométrique et la lecture soutenue. Comme j'ai souvent vu confondre le dessin géométrique et le dessin linéaire, je donnerai à cet égard deux mots d'explication. Le dessin linéaire est, comme son nom l'indique, le dessin des lignes; mais il peut être envisagé sous deux points de vue essentiellement différents: 1° comme dessin purement de coup d'œil, c'est-à-dire imitation approximative des formes, sans autre secours que la justesse du coup d'œil et la sûreté de la main; 2° comme tracé des mêmes formes avec toute la précision mathématique et à l'aide des procédés et des instruments de géométrie. C'est ce dernier genre que l'on appelle dessin géométrique, et c'est celui qui fait l'objet du cours dont j'ai parlé. L'utilité en est d'autant plus grande qu'il ne se borne pas au tracé des figures géométriques; il s'étend à la perspective, au dessin des cartes géographiques, au lever des plans des bâtiments, des meubles, au dessin des machines, etc. Le premier, quelle que soit l'habileté du dessinateur, ne peut donner qu'une représentation approximative, et l'on conçoit que, dans beaucoup de cas, cela ne peut suffire; le second la donne avec toute la précision désirable, mais il ne peut être à la portée des jeunes enfants, vu les connaissances géométriques qu'il exige. On conçoit de quelle utilité peut être ce genre de dessin dans la vie sociale; quel est l'homme en effet, même le plus riche, qui, sans être ni architecte, ni artisan, n'a pas besoin de tracer un plan, de donner un modèle à un ouvrier, etc. ?

Quant à la lecture soutenue, tout le monde en comprend les avantages; tout le monde sait combien il est rare de trouver des personnes qui lisent bien, et cela parce que cette partie est négligée dans les écoles. Sans doute la lecture, comme la musique, exige une disposition spéciale, et un sentiment particulier qui n'est pas donné à tout le monde; mais sans atteindre à un haut degré de perfection, on peut toujours acquérir au moins une lecture passable, tandis que souvent les personnes même qui, par leur position, sont appelées à parler en public, ont une lecture insoutenable. De tout temps j'ai senti combien il importe de contracter dès l'enfance de bonnes habitudes à cet égard, et je me suis toujours attaché à corriger chez les enfants le ton chantant et criard qu'on leur laisse prendre généralement, et qu'ils conservent souvent toute leur vie. Aussi tous les enfants ici, même les plus jeunes, même ceux qui ne lisent pas encore couramment, donnent à leur lecture des inflexions convenables. En disant que la lecture soutenue est une création nouvelle dans l'établissement, je n'ai pas prétendu dire que la lecture en général fût négligée auparavant, bien au contraire; j'ai voulu dire que j'ai introduit un cours de lecture soutenue pour les élèves d'un certain âge, qui, par une instruction et des idées plus développées, sont mieux à même de sentir ce qu'ils lisent.

L'enseignement de l'histoire a subi des modifications de la plus haute importance. Cette science est partout enseignée au moyen des livres seuls; depuis près de dix ans j'ai pensé à en faire une étude des yeux aussi bien que de l'esprit. J'avais à cette époque commencé des travaux dans ce but, mais qui furent interrompus; et ce n'est que cette année que j'ai pu les pour-

suivre. L'objet de cette méthode est de présenter les faits de l'histoire d'une manière sensible au moyen de dessins ; mais le choix des faits n'était pas indifférent. Partout cet enseignement se borne à l'histoire politique ; la connaissance rigoureuse d'une multitude de dates sans importance, des traités, des batailles, de la filiation des maisons souveraines, forme le fond de cette étude et la rend aride. Mais il est une autre série de faits non moins essentiels, et plus intéressants ; ce sont ceux qui caractérisent les mœurs et les usages, qui font connaître les progrès des arts et des sciences, les origines, etc. J'ai pris pour base les hommes célèbres, parce que ce sont eux qui font l'histoire et qu'ils servent de centres auxquels aboutissent les événements de détail ; mais je ne me suis pas borné aux personnages politiques ; tous ceux qui se sont illustrés dans les lettres, dans les arts et dans les sciences, ceux dont les vertus ont rendu les noms chers à la postérité, ont dû trouver place dans ce musée historique, ainsi que les découvertes, les inventions, les monuments remarquables, etc. Tout cela caractérise les progrès de l'esprit humain. Les costumes ajoutent encore à l'intérêt et à la vérité de cette collection ; car les costumes font aussi partie de l'histoire. Tous ces faits sont placés dans leur ordre chronologique et rangés siècle par siècle sur des lignes horizontales ; ainsi l'habitude de voir ces tableaux grave dans l'esprit la position des faits, et cette position rappelle l'époque à laquelle ils ont eu lieu. Ce sont des jalons autour desquels les détails viennent se ranger, et l'élève qui lira ensuite une histoire détaillée, la comprendra et la retiendra beaucoup plus aisément.

La langue française a aussi à réclamer sa part dans les améliorations introduites ; des exercices de composition plus suivis et plus réguliers sont venus ajouter à l'utilité pratique de cette étude. Parmi les résultats que j'ai obtenus il y en a eu de vraiment remarquables, ce qui doit être attribué, en grande partie, à l'influence qu'ont exercée sur l'intelligence l'ensemble et la nature de l'instruction dans les différentes sciences, car toutes ces idées variées dont j'ai parlé ont porté leurs fruits ; ces compositions, en général, ne se distinguent pas par un style pompeux et par de grandes phrases, mais par des pensées souvent profondes et quelquefois originales, dont la source provient évidemment de la masse des observations suggérées par la nature variée de l'instruction. Qu'attendre, en ce genre, de jeunes gens dont toutes les pensées sont concentrées sur des thèmes et des versions ? Leur imagination, vide d'idées positives, ne peut créer que des choses vides de sens ; aussi prennent-ils souvent la redondance des phrases pour des pensées. Mais, dira-t-on, ils nourrissent leur esprit des belles pensées de Virgile et de Cicéron ; c'est fort bien sans doute, mais comprennent-ils Virgile et Cicéron ? C'est plus que douteux. Au reste, je répète ce que j'ai déjà dit à ce sujet, je trouve fort utile que l'on étudie les auteurs anciens ; les élèves y puisent sans contredit des idées, mais je dis que cette étude exclusive ne peut développer qu'un ordre de facultés, et que, par conséquent, elle est à elle seule insuffisante pour les besoins des hommes, et pour le développement complet de l'intelligence.

Enfin, messieurs, je crois avoir fait une chose utile en introduisant un cours de musique vocale. Si la musique n'est pas placée au rang des études de première nécessité, c'est à grand tort qu'on la considère comme simple art d'agrément. Elle forme le goût et exerce sur le moral une très-grande influence. C'est de plus une distraction agréable et fort utile dans la jeunesse ; c'est une recommandation dans le monde et une introduction dans la société ; mais comme cet art exige une longue pratique, on ne saurait l'étudier de trop bonne heure. J'ai toujours dit que si l'on apprenait la musique en même temps qu'on apprend à lire, les enfants la connaîtraient sans s'en apercevoir, et auraient ainsi vaincu les plus grandes difficultés au moment où ils pourraient la cultiver avec un succès véritable. Quant à la musique vocale proprement dite, on ne doit pas la considérer simplement sous le rapport du chant, mais bien

comme étude de la science musicale, et l'on conçoit sans peine quelle facilité cette connaissance première doit donner pour l'étude d'un instrument quelconque, combien de dégoûts seraient évités, et combien de temps serait gagné. Aussi, quelle que soit la nature de la voix, il serait toujours utile de commencer par la musique vocale, et le plus tôt sera toujours le meilleur.

Telles sont, messieurs, les principales améliorations que j'ai introduites; j'en passe sous silence beaucoup d'autres qui tiennent aux moyens d'exécution ainsi qu'à l'organisation intérieure; ces détails minutieux m'entraîneraient trop loin. J'espère pouvoir, l'année prochaine, vous en signaler de nouvelles que je prépare, et qui, je pense, seront d'une influence majeure. Puisse ce que je vous ai dit, messieurs, vous convaincre du zèle ardent que je ne cesserai de déployer pour atteindre le but que je me propose. J'ai dit, en commençant, que l'éducation est l'œuvre de ma vie, je ne manquerai point à ma mission, car je crois la comprendre. Ennemi de tout charlatanisme, je n'ai pas le sot orgueil de croire la remplir dans la perfection, mais j'ai du moins la conviction de la remplir en conscience.

Allocution adressée aux élèves.

Mes amis,

Je conçois avec quelle impatience vous aspirez au moment où les récompenses que vous attendez seront décernées, et combien doivent vous paraître longs les préliminaires obligés de ces sortes de cérémonies; cependant je vais mettre votre patience à l'épreuve pendant quelques minutes encore pour adresser quelques paroles à vous personnellement.

Quand, dans nos leçons, je vous dépeins le genre de vie et le caractère de nos ancêtres, vous riez de leurs superstitions, de leur crédule ignorance, de leurs usages barbares, et vous êtes fiers de vivre dans un siècle éclairé. Sans remonter aussi haut, je vous parle souvent de vos contemporains, et vous n'êtes pas moins surpris de trouver encore dans certaines classes de la société des croyances ridicules, et un homme qui ne sait ni lire ni écrire vous semble un barbare dans notre pays, vous semble un aveugle entouré de lumières. Eh bien, mes amis, parmi ces hommes qui vous font pitié, plus d'un génie est caché sous de grossiers vêtements; sous l'humble toit du laboureur il y a plus d'un Vernet, plus d'un Mozart, plus d'un Racine. Que manque-t-il donc à ces mêmes hommes pour sortir de l'obscurité? L'instruction. Sans moyens de s'instruire, entourés de gens ignorants comme eux, leurs idées concentrées sur leurs besoins ne peuvent se développer; et Napoléon lui-même, ce génie qui étonne son siècle, serait sans nul doute resté inconnu s'il n'avait eu les moyens de s'instruire. Jetez un coup d'œil sur nos tableaux d'histoire, et considérez cette longue suite de siècles d'ignorance; qu'y voyez-vous? des guerres continuelles, des meurtres horribles, des crimes de toute espèce; vous y voyez de grands guerriers, mais point de savants, point de littérateurs; aussi peu ou point d'inventions; les inventeurs et les savants, au contraire, brûlés comme sorciers. Quel aspect différent nous présentent les derniers siècles! Là nous voyons fleurir les arts et les sciences; là une multitude de découvertes utiles ou agréables viennent augmenter nos jouissances; nous voyons de plus les mœurs radoucies et le genre de vie totalement changé. De quelle époque date ce changement? Du moment où l'instruction s'est répandue; l'instruction seule a opéré cette métamorphose, car les hommes ne sont pas plus intelligents aujourd'hui qu'alors. Autrefois la force du bras faisait seule la loi, aujourd'hui c'est la force de l'esprit; et l'homme de génie renfermé dans son cabinet a plus de puissance que n'en avait jadis le plus fameux guerrier à

la tête de son armée. Rendez donc grâce à la Providence, mes amis, non pas seulement de vous avoir fait naître dans un siècle éclairé, mais de vous avoir donné des parents assez éclairés eux-mêmes pour sentir tout le prix de l'instruction, et qui, par amour pour vous, sacrifient souvent leur repos, leurs jouissances, et qui sacrifieraient même le nécessaire s'il le fallait, pour vous procurer ce bien précieux sans lequel vous ne pouvez être que des nullités dans le monde. Oh ! qu'ils sont à plaindre ceux qui refusent l'instruction qu'on leur présente, quand on cherche surtout par tous les moyens possibles à la leur rendre moins aride ; ils le regretteront, mais trop tard, quand ils verront dans le monde l'homme instruit estimé et recherché, et l'ignorant méprisé. Mais, direz-vous, nous ne sommes pas dans un état complet d'ignorance ; nous savons lire, écrire et beaucoup d'autres choses que ne savent pas les hommes dont vous nous parliez tout-à-l'heure. Si vous savez cela, à qui le devez-vous ? à vos parents, à ceux qui s'intéressent à votre éducation ; mais ces mêmes personnes savent aussi que cela n'est pas suffisant. Si vous croyiez pouvoir entreprendre un voyage avec quelques sous, et que votre père plus expérimenté vous dise : Mon ami, tu n'as pas assez d'argent, et si tu n'en prends davantage, tu te trouveras embarrassé ; car je sais ce qu'il en coûte, puisque j'ai fait ce même voyage ; refuseriez-vous de suivre son avis ? Non, sans doute. Eh bien, vous commencez un grand voyage, celui de la vie ; la monnaie dont il faut se munir c'est l'instruction ; car vous seriez éclipsés par des milliers de voyageurs qui en auront plus que vous. Dans toutes les carrières possibles, vous aurez des centaines de concurrents plus capables et qui vous seront préférés.

Mais ce n'est pas l'intérêt seul qui doit porter les jeunes gens à s'instruire ; leur agrément, leur amour-propre, leur amour filial, sont encore des motifs puissants. Combien l'homme instruit n'a-t-il pas de jouissances dont est privé l'ignorant ; quelles sont celles de ce dernier ? boire, manger, dormir ; en un mot les jouissances des brutes. Voyez cet écolier indifférent à tout, insouciant, qu'il faut pousser comme le bœuf à la charrue ; qu'en dit-on ? C'est un paresseux, un ignorant, un jeune homme qui ne sera bon à rien ; alors quand on le voit, un air de pitié et de mépris se peint sur toutes les figures ; lui-même n'a pas l'âme contente ; rebuté partout, toujours réprimandé, il n'aborde ses maîtres et ses parents qu'avec crainte, car sa conscience lui dit qu'il a mérité des reproches. Voyez au contraire cet autre écolier laborieux, ardent à s'instruire, avide de sciences, cherchant toutes les occasions d'acquérir quelques connaissances nouvelles, sacrifiant ses plaisirs à son instruction ; voyez ce qu'on en dit ; voyez comme il est estimé, fêté, complimenté, quels égards on a pour lui ; tout le monde s'y intéresse ; il est l'orgueil de ses parents qui voient en lui l'appui de leurs vieux jours ; lui-même n'éprouve-t-il pas une joie bien douce quand il peut se présenter à eux, le front levé, l'air rayonnant et serein, et leur dire : J'ai fait ce que j'ai dû, je n'ai point encouru de reproches, j'ai mérité votre affection ; il est heureux de leur bonheur, parce qu'il est bon fils, parce qu'il les aime, non de bouche, mais de cœur ; et qu'il est pénétré de cette vérité que quand on aime sincèrement quelqu'un, rien ne doit coûter pour lui faire plaisir.

Toutes ces observations, mes amis, ne sont pas nouvelles pour vous ; vous savez que je ne néglige aucune occasion de les mettre devant vos yeux et de vous en faire sentir l'importance ; mais au moment de nous séparer pour quelque temps, j'ai cru devoir en récapituler les principales considérations, afin qu'elles soient présentes à votre esprit pendant le temps que vous allez passer dans vos familles, et que vous puissiez, même au sein des plaisirs des vacances, vous rappeler qu'en vous instruisant vous travaillez à votre propre bonheur.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR LE JEUNE LOUIS ROUYER,

AGÉ DE QUINZE ANS,

ÉLÈVE DE L'INSTITUTION RIVAIL,

A LA DISTRIBUTION DES PRIX DU 14 AOUT 1834 (1).

Mes chers Camarades,

A la clarté, à l'élégance qui caractérisent le style du maître, va succéder l'incohérence et la diffusion de l'écolier.... Comment dès lors pourrai-je parvenir à captiver votre attention dans un pareil moment ? Pour l'espérer, il ne faut rien moins que le souvenir de cette cordiale amitié dont vous m'avez donné des preuves si touchantes.... Mères de mes camarades, vous, dont je mets en ce moment la patience à l'épreuve, pour quelques instants du moins, accordez-moi une partie de cette bienveillance dont la mienne environna chacun des jours de mon enfance.

Le motif qui nous rassemble me fournit tout naturellement le sujet de ce discours : Une courte dissertation sur l'origine et l'institution des prix en sera donc la base.

Comme le temps nous presse, mes chers camarades, je ne vous rappellerai pas que, selon toutes les apparences, Bacchus fut le premier des lauréats connus : nous passerons de suite aux jeux olympiques, et nous serons encore assez éloignés du 14 août 1834, de ce jour fortuné qui doit éclairer votre triomphe.

Ces solennités avaient un caractère de grandeur inconnu aux nations modernes : elles étaient, pour ainsi dire, un immense foyer de gloire et d'enthousiasme qui réchauffait et vivifiait la Grèce entière. Tous les quatre ans les villes de cette contrée célèbre accouraient à Olympie ; chacune d'elles y amenait ses plus beaux athlètes, ses savants les plus célèbres, ses écoliers les plus distingués.

Il y avait entre toutes ces glorieuses cités une émulation d'adresse, de force, de beauté qui tournait au profit de la civilisation et des arts. Les poètes venaient chanter leurs hymnes, les historiens lire leurs écrits, les peintres et les sculpteurs exposer leurs chefs-d'œuvre, enfin les écoliers qui avaient reçu la première couronne dans leur ville natale, accouraient aussi à Olympie pour disputer entre eux le grand prix de ces jeux immortels.

Quand le vainqueur était ramené au lieu de sa naissance, un pan de mur s'abattait pour lui livrer passage, Phidias modelait son image pour la postérité, Pindare chantait sa victoire.

L'éducation de l'enfance était, chez ces peuples, une espèce de culte, et la plus haute considération environnait les hommes qui se dévouaient à cet utile ministère : quant aux écoliers qui se distinguaient sous la conduite de ces vénérables citoyens, non-seulement des prix leur étaient solennellement distribués chaque année, mais encore des places leur étaient réservées

(1) Ce discours est entièrement de la composition de l'élève quant au sujet, au style et aux pensées.

dans les cérémonies publiques : c'était une grande affaire qu'une pareille distinction ! Le général qui avait sauvé son pays n'était pas toujours sûr de l'obtenir... Miltiade, cet illustre vainqueur de Maraton, ayant sollicité une couronne pour prix de sa victoire, se vit refuser cette distinction : « Miltiade, lui cria une voix dans l'assemblée du peuple, quand tu auras combattu seul, tu seras honoré seul. ».... Quelle sévérité envers les grands hommes, mais en même temps quelle touchante condescendance en faveur des enfants !

A l'imitation des Grecs, les Romains donnaient aussi des fêtes publiques qui avaient pour objet d'exciter l'émulation.

A sept ans, les enfants passaient entre les mains des hommes ; les écoles du peuple-roi étaient, il faut bien le dire, régies par une sévérité extrême ; de constantes études, des exercices gymnastiques pour récréation, un pain dur et des lentilles pour toute nourriture, de l'eau mêlée d'un peu de vinaigre pour unique boisson, un lit de bois recouvert d'une natte de paille pour se reposer, tel était le régime dont on régalaient ceux qui devaient être un jour dictateurs, consuls, généraux, sénateurs et tribuns.

Les résultats d'une pareille éducation étaient sans doute admirables : je pense toutefois, mes chers camarades, que nous avons tous plus de respect pour cette ancienne méthode que d'envie de la mettre en pratique. Pensionnaires de cet heureux établissement ! vos jours de pénitence sont des jours de noces en comparaison de l'ordinaire des anciens : à la vérité, je crois bien que l'aimable fée qui préside à votre bien-être se charge d'adoucir ce moment d'épreuve ; mais chut ! ce n'est pas au moment où je vais rendre hommage au héros de la discrétion qu'il faut trahir de pareils mystères.

Il est donc bien prouvé que les repas des jeunes Romains ressemblaient beaucoup à ceux de nos anachorètes ; à cela près, ils étaient l'objet de soins tellement minutieux qu'ils nous paraissent incroyables. Caton d'Utique, ce vertueux Romain, investi des plus hautes fonctions de la république, veillait lui-même exclusivement à l'éducation de ses enfants ; plusieurs fois, pendant la nuit, il se levait pour s'assurer s'ils étaient bien placés dans leur lit ; la crainte que leurs pieds ne fassent pas dans une mauvaise position lui causait des inquiétudes continuelles ; plus tard, le même homme déchira ses entrailles d'une main ferme pour ne pas survivre à la liberté de sa patrie !.... Sous l'apparence de l'austérité la plus âpre, quel trésor de tendresse ne renferme pas souvent le cœur d'un père !

A douze ans, un prix d'une valeur inappréciable était accordé à ceux qui s'étaient distingués ; ils étaient admis en qualité d'*écoutes* aux délibérations du sénat ; le plus grand secret leur était recommandé, et l'aventure de Papirius, l'un d'eux, dépose combien ils étaient dignes de la confiance dont ils étaient l'objet.

Cet enfant étant un jour demeuré auprès de son père durant une assemblée du sénat, sa mère lui fit plusieurs questions pour savoir ce qui s'y était passé : ne sachant plus comment échapper aux instances de cette dame, il lui dit : « Le sénat a délibéré s'il serait plus avantageux de donner deux femmes à un mari, ou deux maris à une femme. »

Papirius fut extrêmement loué de sa discrétion ; plus tard une statue lui fut élevée. Tels étaient alors les nobles prix accordés à l'enfance.

Les distinctions des lauréats de nos jours ne sauraient donc en approcher ; elles ont leur prix toutefois, et bien heureux sont ceux qui les obtiennent. A défaut de jeux olympiques les académies distribuent des récompenses aux hommes de lettres qui se sont distingués ; des médailles d'or sont remises par elles aux auteurs des meilleurs discours dont les sujets ont été fournis par ces doctes compagnies.... A ce sujet, ce n'est pas sans éprouver une vive émotion de plaisir que je vous rappellerai le triomphe de M. Rivail à l'Académie royale des Sciences d'Arras.

Quant aux récompenses accordées aux écoliers, M. de Châteaubriand affirme qu'avant la révolution, au moment où celui qui avait remporté le prix d'excellence rentrait dans sa ville natale, le canon tirait en son honneur. Actuellement, ceux de nos camarades qui obtiennent ce prix, sont entretenus aux frais du gouvernement jusqu'au moment où ils sont appelés à remplir des emplois, soit dans l'administration, soit dans l'université, soit aux armées.

Faisons tous nos efforts, mes chers camarades, pour qu'un pareil honneur soit un jour le partage de quelqu'un d'entre nous; notre chef serait si heureux d'un pareil événement, qu'abstraction faite de tout intérêt particulier, nous devons tout tenter pour tâcher de réussir dans l'accomplissement de ce louable projet.

Autant qu'il était en moi, j'ai tâché de faire entrevoir les causes de la supériorité que les enfants de l'antiquité devaient nécessairement avoir sur nous; mais il est un point que je leur disputerai, celui des services rendus au pays.

Tous leurs exemples en ce genre ne sont rien en comparaison de celui donné par une école moderne pendant les derniers jours de l'empire. Cette école fut celle des *pupilles de la garde impériale*; quatre mille enfants de douze à quinze ans la composaient; elle formait un régiment qui ne le cédait en rien aux vieux soldats pour la précision des manœuvres guerrières; les Russes et les Prussiens durent s'en apercevoir à l'attaque de Paris en 1814.

Au premier coup de canon qui annonça ce terrible événement, deux mille de ces braves enfants vinrent prendre leurs rangs parmi les bataillons de l'armée française: tous combattirent avec un courage tellement héroïque qu'ils excitèrent l'admiration des ennemis et que leur exemple porta au plus haut degré l'exaltation et le dévouement de nos soldats. Hélas! dans cette funeste journée presque tous nos petits concitoyens périrent les armes à la main; et semblèrent vouloir nous prouver, avec Corneille:

Qu'aux âmes bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Avant de descendre de cette tribune, qu'il me soit permis d'exprimer à tous nos professeurs la reconnaissance dont nous sommes pénétrés pour les soins qu'ils nous ont prodigués pendant le cours de cette année. Si par la suite nous parvenons à quelques succès dans le monde, n'oublions jamais que c'est à leur inaltérable patience et à leurs pénibles travaux que nous serons redevables de ces avantages. Considérés par nous comme de bons parents, que nos cœurs et nos maisons leurs soient toujours ouverts.

Vous mériteriez tous un prix de patience, mes chers camarades, pour la résignation exemplaire que vous avez su apporter à l'audition de cet essai, qu'il n'a pas été en mon pouvoir de rendre moins long et par conséquent moins ennuyeux.... Venez maintenant recevoir ces palmes dont la remise va porter la joie dans le cœur de vos parents. Je termine, mes chers camarades, en vous remerciant de toutes les marques de confiance et d'amitié dont vous m'avez comblé, sentiments qu'en mon particulier je vous conserverai à tous jusqu'au dernier jour de ma vie.